

Présidence : Monsieur Jean Pierre JEGOU
Réception de Monsieur Éric LEROY le 25 Mars 2021

Discours de réception par Monsieur Gérard
ORTH

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire général,
Mesdames et Messieurs,

J'ai l'honneur et le grand plaisir d'accueillir aujourd'hui notre confrère Éric Leroy, élu membre titulaire de l'Académie Vétérinaire de France en 2019, et appartenant à la section « Recherche - Enseignement ». Ceci, Cher Éric, après avoir eu le privilège de vous remettre, en 2009, un Grand Prix de l'Institut de France, le Prix Christophe Mérieux, qui vous avait été décerné pour vos travaux sur les maladies virales émergentes de l'Afrique centrale, en particulier, la fièvre hémorragique causée par le virus Ébola.

Faut-il rappeler le lourd poids que représente, chaque année, la mortalité par les maladies infectieuses et parasitaires, essentiellement dans des pays en développement et, surtout, chez des enfants. Faut-il aussi rappeler que les dernières décennies ont vu l'émergence de nombre de maladies infectieuses humaines nouvelles, le plus souvent dans des pays du Sud, et que la grande majorité de ces maladies ont eu pour origine un agent pathogène infectant un animal domestique ou sauvage. Ces maladies représentent une menace pour la santé humaine globale et l'économie mondiale.

Cet exposé me permettra de montrer la richesse et l'excellence des travaux que vous et votre équipe avez poursuivis, au Gabon et en Afrique Centrale, sur les zoonoses virales tropicales et sur leur rôle dans l'émergence, la réémergence ou la persistance de maladies humaines graves. Ceci, dans la droite ligne du concept « Une seule Santé » (*One Health*).

Permettez-moi d'abord de vous présenter. Vous êtes âgé de 55 ans. Ancien élève de l'École nationale Vétérinaire de Maisons-Alfort (promotion 1990), vous avez soutenu, en 1993, une thèse d'exercice sur la détection de l'œstrus chez la femelle de guépard en captivité. Vous avez obtenu, en 1995, un Diplôme d'Études Approfondies (DEA) de l'Université de Lille, après la présentation d'un mémoire sur un modèle expérimental simien d'une parasitose sévissant au Gabon, la filariose à *Loa loa*. Puis vous avez soutenu, en l'an 2000, une thèse de Sciences de l'Université de Paris 6 sur les réactions immunitaires au cours de l'infection humaine par le virus Ébola, sous la direction de Patrice Debré. Et, en 2006, vous avez obtenu l'habilitation à diriger des recherches (HDR), après avoir présenté vos travaux sur les

modalités de la transmission du virus Ébola à l'homme et sur les mécanismes de l'infection.

Depuis 1992, vingt-quatre années de votre existence se sont déroulées au Centre international de Recherches Médicales de Franceville, le CIRMF, au Nord-Est du Gabon. Ce centre, inauguré en 1979, avait été créé sous l'impulsion du président de la République gabonaise, Omar Bongo Ondimba - originaire de Franceville - et du président de la Société pétrolière Elf Aquitaine. Il était essentiellement financé par l'État gabonais. Vous avez d'abord été affecté au Centre de primatologie du CIRMF, en tant que vétérinaire du Service national. Puis, après l'émergence de la fièvre hémorragique Ébola au Gabon en 1995, vous avez été associé aux recherches menées sur cette maladie : d'abord sous l'égide du ministère français de la coopération, puis en tant que chercheur du CIRMF, de 2000 à 2003 et, ensuite, en tant que directeur de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD) détaché au Gabon. De 2003 à 2012, vous avez dirigé l'unité des maladies virales émergentes. Et, de 2012 à 2017, vous avez exercé la lourde fonction de directeur général et de directeur scientifique du CIRMF. A cela s'ajoutent, de 2012 à 2017, la responsabilité d'un Centre collaborateur de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) pour les arboviroses et les fièvres hémorragiques virales en Afrique centrale. Et, de 2012 à 2019, la direction du laboratoire mixte international ZOFAC voué à l'étude des transferts inter-espèces des zoonoses dans les forêts tropicales humides d'Afrique centrale.

En 2018, promu Directeur de recherche de classe exceptionnelle, vous êtes rentré en France, à Montpellier. Vous êtes affecté à la grande Unité mixte « *Maladies Infectieuses et Vecteurs : Écologie, Génétique, Évolution et Contrôle* » (MIVEGEC) de l'IRD, du CNRS et de l'Université de Montpellier. Vous êtes coresponsable de l'un des cinq départements que comporte cette unité. Vous vous intéressez, entre autres, au rôle que pourraient jouer les animaux domestiques dans la transmission de la covidose-19. Mais vous gardez des liens de collaboration sur les zoonoses virales avec le Gabon et l'Afrique centrale.

J'ai eu le privilège de séjourner une semaine au CIRMF en février 1995, juste avant la première épidémie de fièvre Ébola. J'ai gardé le souvenir de l'accueil cordial que m'avait réservé le directeur général du Centre, Alain Georges. Peut-être vous ai-je alors rencontré. Les recherches du CIRMF portaient sur des parasitoses (le paludisme et la filariose à *Loa loa*) et, sous la direction de Marie-Claude Georges-Courbot, sur le VIH : sa circulation en Afrique centrale et la recherche d'une origine simienne. L'un des piliers du CIRMF était alors

son Centre de primatologie dirigé par notre confrère Guy Dubreuil. Vous y aviez réalisé votre travail de DEA sur la filariose. Cette station hébergeait quelques centaines de singes (gorilles, chimpanzés, mandrills, macaques d'Asie...) qui ont constitué des modèles expérimentaux pour les travaux de nombreux scientifiques. L'objet de mon séjour avait été de tirer profit de l'importante colonie de chimpanzés pour tenter de mettre en évidence un papillomavirus qui serait l'homologue des virus humains associés aux cancers du col de l'utérus que j'étudiais à l'Institut Pasteur.

J'ai alors pu visiter la région forestière située à la frontière entre le Gabon et le Congo que vous connaissez bien, où le virus Ébola n'allait pas tarder à faire ses premières victimes. Autre souvenir : la tension engendrée par la tenue d'une réunion du Conseil d'administration du CIRMF présidée par un proche du Président Bongo. Ceci m'avait incité à penser que la fonction de directeur du CIRMF n'était pas une tâche facile. A vous de juger si j'avais tort !

Le CIRMF ne s'est véritablement engagé dans la lutte contre la fièvre Ébola qu'à partir de l'épidémie qui a sévi en janvier 1996 dans les zones forestières tropicales du Nord-Est du Gabon, succédant à celle de 1995 et précédant celle de 1997. Avec pour enjeux de prédire, prévenir, et mieux contrôler les épidémies, en collaboration avec le ministère gabonais de la Santé Publique. Dès le départ, vous avez joué un rôle essentiel dans cette aventure, sous l'impulsion d'Alain Georges et de Patrice Debré, alors président du conseil scientifique. Bien que ne disposant pas des moyens permettant d'identifier au Gabon un virus aussi dangereux, le CIRMF, par sa présence sur le terrain, a vite été un acteur majeur de la lutte contre la fièvre Ébola. Et, au cours de 1996, il a été décidé de donner au Centre les moyens d'effectuer le diagnostic du virus Ébola et de faire de l'étude de la fièvre Ébola un enjeu scientifique majeur. Il s'en est suivi la mise en place du premier laboratoire de haute sécurité de type P4 existant en Afrique francophone et, en 2003, la création d'une unité des maladies virales émergentes dont on vous a confié la responsabilité. Cette unité réunissait des scientifiques et des étudiants gabonais et des chercheurs français. Elle était, au départ, essentiellement vouée à l'étude du virus Ébola.

Faut-il rappeler que le virus Ébola cause une fièvre hémorragique, rapidement mortelle chez une proportion importante des malades - pouvant dépasser 90%, mais variant selon la souche virale - et que seuls l'identification rapide des premiers cas, l'isolement des malades et la protection des personnes exposées permettent d'endiguer sa facile transmission interhumaine. Notre mémoire garde le souvenir de l'émergence de ce virus, alors inconnu, en 1976, à Yambuku, au Zaïre (l'actuelle

République démocratique du Congo) et au Soudan. C'est à Jean-Jacques Muyembe-Tamfun, un médecin zairois avec qui vous avez collaboré par la suite, que revient le mérite d'avoir alors compris qu'il s'agissait d'une maladie nouvelle et d'avoir récolté les prélèvements sanguins qui permirent à des chercheurs anglais et américains de montrer l'association de cette maladie à un filovirus proche, par sa morphologie, du virus de Marbourg, l'agent d'une autre fièvre hémorragique. Jean-Jacques Muyembe-Tamfun a joué un rôle majeur dans le contrôle des multiples épidémies de fièvre Ébola qui ont ensuite sévi en République démocratique du Congo. Cela en a fait un héros national. J'ai eu l'honneur de lui remettre le Prix Christophe Mérieux en 2015, six ans après la remise du votre !

Après l'émergence du virus Ébola au Gabon en 1995, vous avez effectué des travaux importants sur les réponses immunitaires au cours de l'infection humaine asymptomatique ou mortelle. Ils ont fait l'objet de votre thèse de doctorat. Mais les épidémies qui ont sévi ensuite à la frontière du Gabon et de la République du Congo, dans des zones forestières humides, ont rapidement mobilisé votre équipe, en liaison avec les ministères de la santé et les ministères de la forêt et de l'environnement des deux pays.

Le virus Ébola a décimé simultanément les populations de gorilles et de chimpanzés vivant dans ces forêts. Vous avez été le premier à montrer que chaque épidémie humaine avait pour origine la manipulation d'une carcasse d'un grand singe mort. Vous avez démontré que les épidémies correspondaient à des émergences multiples du virus chez les grands singes à partir d'un réservoir naturel. Et, *in fine*, vous avez identifié le réservoir du virus Ébola, des chauves-souris frugivores, chez qui l'infection est asymptomatique. On conçoit aisément la passion et l'énergie qui vous animaient et vous avaient permis de surmonter les nombreuses difficultés que comporte l'étude d'un virus très dangereux, se manifestant dans des régions isolées, et pour lequel ni traitement, ni vaccin n'étaient disponibles. Vous vous êtes, ensuite, rapidement intéressé à l'ensemble des fièvres hémorragiques virales et aux grandes arboviroses - les maladies virales transmises par des arthropodes - qui constituent d'importants problèmes de santé publique au Gabon et dans cette région de l'Afrique centrale. Ce qui a conduit à créer, dans votre unité, un laboratoire national de référence pour ces virus.

Mentionner l'ensemble des travaux que vous et vos collaborateurs avez effectués sur des zoonoses virales, en particulier, les zoonoses virales tropicales, et sur leur rôle dans l'étiologie de maladies humaines graves relèverait de la gageure. J'espère donc que vous voudrez

bien m'excuser si j'ometts de mentionner des sujets de recherches et des résultats importants.

Vos travaux dans le domaine de la virologie tropicale ont permis de mieux comprendre des épidémies et divers syndromes cliniques observés chez l'homme et des animaux sauvages ou domestiques en Afrique centrale: les fièvres hémorragiques autres que la fièvre Ébola, causées par les virus de la fièvre de la vallée du Rift et de la fièvre hémorragique Crimée-Congo ; les arboviroses dues aux virus Chikungunya et Zika et au virus de la dengue, dont vous avez décrypté la circulation et la co-circulation en Afrique centrale et identifié le vecteur majeur, *Aedes albopictus* ; des maladies dues à d'autres virus émergents ou ré-émergents, comme un mutant du virus de la poliomyélite échappant à la protection conférée par la vaccination, responsable d'une épidémie au Congo, ou le virus de la grippe H1N1, dont vous avez étudié l'introduction et la dissémination au Gabon ; enfin, des maladies virales animales responsables d'une mortalité chez des animaux sauvages et domestiques, comme les grands singes (Ébola, entérovirus), les chèvres et les brebis (peste des petits ruminants) et le chien (maladie de Carré).

Vos travaux ont aussi permis des progrès dans la compréhension des mécanismes de la transmission interspécifique des virus et de ceux de l'émergence de certains d'entre eux chez l'homme. Après vos importants travaux sur le virus Ébola dont j'ai déjà parlé, vous avez détecté et identifié de nombreux virus chez des chauve-souris (dont les agents des fièvres hémorragiques de Marbourg et de Crimée-Congo) et chez des rongeurs, suggérant que ces animaux sont des réservoirs à l'origine de maladies sporadiques humaines ou de maladies futures. La détection de nombreux virus de la famille des *Paramyxoviridae* chez de nombreuses espèces de chauve-souris vous a amené à l'hypothèse que cette famille virale serait spécifique des chauve-souris, et que certains de ces virus se seraient ensuite adaptés à diverses espèces animales, y compris l'homme. Et vous avez mis en évidence, pour la première fois en Afrique, la présence du virus de la chorioméningite lymphocytaire (potentiellement responsable d'encéphalites humaines) chez des souris domestiques capturées dans plusieurs villes gabonaises.

Vos travaux sur les mécanismes immunitaires mis en jeu au cours de certaines infections humaines sont également importants. Vous avez été le premier à montrer qu'un processus généralisé d'apoptose des lymphocytes - résultant en un effondrement rapide de l'immunité spécifique - intervenait chez les patients décédant de la fièvre Ébola. Vous avez aussi montré qu'une maîtrise rapide d'une tempête inflammatoire précoce survenait chez des patients infectés par le virus Ébola, mais

asymptomatiques, et permettait l'établissement d'une réponse immunitaire spécifique. Vos travaux ont ensuite contribué à établir le rôle critique que joue l'immunité innée dans le contrôle de l'infection aigüe par le virus chikungunya et le virus de la dengue.

Enfin, comment ne pas évoquer vos travaux récents sur le SARS-CoV-2, agent de la covidose-19. Il y a plus de dix ans, vous aviez participé à des études montrant la grande diversité des coronavirus chez de nombreuses espèces de chauve-souris en Afrique et l'association ancestrale d'un coronavirus humain avec des chauve-souris africaines. Vous avez rapporté, l'an passé, une étude montrant une prévalence élevée des anticorps anti-SARS-CoV-2 chez des chiens vivant au contact de personnes atteintes de la Covid-19. Et, très récemment, a été publié votre article montrant, pour la première fois, que des chats et des chiens vivant au contact d'humains atteints d'une covidose due au variant anglais du SARS-CoV-2 pouvaient être infectés par ce variant et présenter des manifestations cliniques atypiques, incluant des anomalies cardiaques dues à une myocardite. Ce travail a déjà suscité beaucoup de réactions car il pose le problème du rôle que pourraient jouer les animaux de compagnie dans la transmission de la Covidose-19.

Vos travaux ont été rapportés dans plus de 200 articles parus dans des revues à comité de lecture, parmi lesquelles Science, Nature, The Lancet, The New England Journal of Medicine et les Proceedings of the National Academy of Sciences. Leur impact a été très important : 11 000 citations selon le Web of science, la référence en matière de bibliométrie. Ils vous ont valu une réputation internationale dans le domaine des maladies émergentes. Vous êtes membre du groupe d'étude sur les *Filoviridae* du Comité international sur la taxonomie des virus. Outre le Grand Prix Christophe Mérieux 2009, vos travaux sur les fièvres hémorragiques et les arboviroses vous ont valu, entre autres distinctions gabonaises, d'être le lauréat, en 2010, du Prix Omar Bongo Ondimba. Et vous êtes membre titulaire de l'Académie nationale de Médecine depuis 2016.

En conclusion, je dirai que, sous votre impulsion, le Centre international de Recherches Médicales de Franceville (dénommé maintenant Centre interdisciplinaire de Recherches Médicales de Franceville) a participé à tous les programmes d'aide à la santé publique en Afrique subsaharienne et est devenu un acteur majeur de la politique de santé publique au Gabon, en permettant la détection précoce et rapide de virus hautement pathogènes et des agents de maladies virales ayant un poids significatif en santé publique. Votre laboratoire a été très tôt un partenaire de l'Organisation mondiale de la Santé. Et vous avez toujours favorisé la formation de personnels gabonais ; quinze étudiants ont obtenu un doctorat de sciences sous votre direction.

Parmi les raisons de votre succès figurent une approche multidisciplinaire de l'étude des zoonoses, de nombreuses et fructueuses collaborations, une quête efficace de financements et, très certainement, de grandes qualités humaines.

Dès le début de vos recherches, vous avez participé à l'émergence du concept "Une seule Santé" (*One Health*), que les travaux de Louis Pasteur sur la rage soutendaient déjà. J'espère que, malgré les contraintes que vous impose votre féconde activité à Montpellier, vous continuerez à nous faire bénéficier de vos compétences et de votre expérience, comme vous l'avez déjà fait depuis votre élection. Je vous souhaite, cher Éric, la bienvenue à l'Académie vétérinaire de France.

Réponse par Monsieur Éric LEROY

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Général,
Mesdames, Messieurs,

Arrivé à vos suffrages par la porte basse de l'expérience deux ans plus tôt, je pénètre aujourd'hui dans ce temple du savoir par la porte haute de votre bienveillance et de votre indulgence. Les yeux voilés par la distance qui nous sépare, le cœur enserré par les griffes crochues de la jalousie émoussées par la mélancolie et l'amertume, je ressens intimement le bonheur vécu par toutes celles et tous ceux qui ont eu le privilège de vivre une telle cérémonie dans la plus pure tradition académique, bonheur dont je mesure toute l'étendue et toute la profondeur, et dont il me plaît de partager avec vous l'idée que je m'en fais.

Prenant place dans le fauteuil virtuel de la consécration et de la reconnaissance, bien que nouvel immortel, je succombe aux faiblesses de ma nature encore humaine. Je regarde mes yeux ciller sous les assauts d'une lumière crue de reconnaissance ; j'entends ma voix s'ébrouer tant bien que mal dans les remerciements psalmodiés au rythme d'une valse d'humilité et d'orgueil ; je sens mon visage brasiller sous les incarnats passagers déclenchés par l'émotion ; et enfin, je laisse mon esprit s'immobiliser au diapason de l'amour-propre et de l'honneur que les applaudissements unissent à mes talents et à mes actions. Seuls des moments magiques et hautement symboliques comme celui-ci peuvent transporter un être humain dans un tel état de béatitude où, dans l'éternité de cet instant solennel, il devient le héros glorieux de sa propre vie, ce chevalier Bayard dont le dessein est, dès lors, de sacrifier, par son épée d'espérance, sa nouvelle immortalité terrestre pour la vie éternelle de son œuvre.

Mais voilà, le SARS-CoV-2 a contaminé l'humanité de son poison moral, comme s'il était la réémergence de la pandémie de "mal être" du 19^e siècle admirablement disséquée, séquencée et analysée sous le microscope oculaire de Flaubert ; le SARS-CoV-2 a infecté les poumons de la créativité qu'inspirent ces aéropages de la pensée et de la connaissance auxquels appartient votre compagnie ; le SARS-CoV-2 a asphyxié ces moments, ô combien rares, de sociabilité, de confraternité voire de fraternité, véritables ferments propres à soulever les idées et les propositions ; ce virus nous a expédiés au purgatoire de la virtualité dont la seule vertu est d'abolir la distance, d'en conjurer le sort funeste, d'expier notre frustration d'inaction, aussi subjective soit-elle, et de solder le compte des affaires courantes.

Je vous prie de ne pas interpréter mon exorde comme une tribune dévoyée pour donner libre cours à de vagues phantasmes poétiques, ou pour m'égarer dans des excursions sans lendemain dans le voyage classique de l'éloge, ou encore pour me livrer à de quelconques flagorneries jouées insidieusement sur le théâtre de noirs desseins. Ces remerciements ne sont que l'expression du souffle pur de la sincérité, la manifestation audible d'une vérité intérieure. En m'accueillant dans votre compagnie, vous avez exaucé un vœu nourri au plus profond de mon enfance et forgé dans les contrées les plus lointaines de mes désirs.

Sachez donc que faire partie de votre compagnie procure un sentiment unique et complexe, issu de l'amalgame du privilège, du devoir et de l'honneur, sentiment dont je ressens à la fois la grandeur et le poids et dont mon seul objectif est d'en être digne. Une reconnaissance aussi imposante que celle-ci comporte implacablement le sentiment d'une dette, un faix moral qui ne cessera de hanter ma conscience jusqu'à l'épuisement total de mes forces. Pour m'en acquitter, je m'abstiendrai de me fourvoyer dans des promesses que la circonstance prédispose et me contenterai humblement de prendre l'engagement d'être serviable et disponible à défaut d'être assidu, au moins dans un premier temps.

Dans cette enceinte, aussi imaginaire qu'imaginée, où flottent d'innombrables ombres de personnalités talentueuses et distinguées, comment ne pas célébrer la mémoire de celle ou celui dont je prends la place aujourd'hui, celle ou celui qui a traversé les frontières du temps pour s'en aller du fauteuil de l'immortalité au tombeau de la gloire éternelle. Je ressens et perçois la chaleur et la lumière de son auguste ombre qui plane sur moi comme un ange veille sur son élu. Sur les braises incandescentes de sa présence et de sa pensée, ensevelies sous le linceul des cendres froides et invisibles de son corps, j'ai scellé avec lui un pacte de résurrection. J'aurais aimé le connaître et lui rendre, même

brèvement, les justes honneurs qui lui reviennent, pratique dont je regrette la disparition.

Pérenniser cet abandon, c'est projeter inexorablement chacun d'entre nous sur les parois abruptes de l'oubli, cette sorte de néant final, cet ouragan qui disperse les cendres de l'esprit à travers l'abîme océanique du temps ! L'oubli est ce monstre enfanté par la négligence et la versatilité des êtres humains et face auquel la postérité est impuissante. Pour en conjurer le sort, ou du moins pour en retarder l'échéance, l'hommage envers ceux dont le corps a été englouti dans le limon du passé et dont l'esprit chevauche désormais les vastes prairies de l'avenir reste notre seul tribut. En effet, la connaissance est intemporelle et navigue sur les flots continus de l'écume du temps. Toute nouveauté, aussi modeste soit-elle, se dissout dans les nappes phréatiques des nouveautés ; toute découverte se nourrit de la sève de ses aïeules ; toute originalité se dissipe dans la brume épaisse du quotidien. Nous sommes donc tous, ici, sous l'autorité muette des morts dont les ombres habitent désormais les voûtes du temps.

Aussi ne cesserai-je de m'ériger en lévite, gardien de la tradition ; aussi ne cesserai-je de prêcher dans les ténèbres de la désinvolture ; aussi ne cesserai-je de chanter l'hymne aux vertus fécondantes de notre histoire ; aussi ne cesserai-je de battre le tambour des heures présentes pour lever la postérité, la postérité des morts, de nos morts, pour qu'ils s'en aillent, le cœur fier et l'âme sereine, siéger au panthéon de la gloire au lieu de sommeiller dans la fosse commune de l'indifférence et de l'oubli.

Et maintenant, comment ne pas remercier le Professeur Gérard Orth qui a libéré un peu de son intrépide humilité pour me consacrer cet éloge, à la texture si douce et si colorée, qui sembla ne pas m'être destiné ? Gérard Orth a su brillamment atténuer l'austérité de mon parcours scientifique par le charme d'une langue riche et directe pour en extraire tout l'émoi de mon âme sensible dissimulée sous un caractère sculpté dans le marbre dur de la vie et caparaçonné de certitudes rigides rivées sur le socle de l'habitude. Je ne connais pas vraiment Gérard Orth, mais je fais mieux. J'ai lu, relu et relu son œuvre. Doté d'un sens clinique de l'observation et d'une application philatélique, diapré d'une œuvre scientifique considérable, opulente et variée, enrichi d'une carrière comblée, chargée d'années et de labeur, Gérard Orth fait partie de ces scientifiques dont l'âge véritable est celui de la vitalité et de la foi. Ils sont les témoins vivants de ce 20e siècle effervescent ; ils sont les spectateurs assidus et les acteurs exaltés de ce fabuleux théâtre auréolé d'intarissables triomphes scientifiques. Ces pionniers de la recherche médicale, dont fait partie Gérard Orth, que ce siècle fécond a engendré à profusion, ont apporté un vent nouveau dans le cloître exigü de la recherche

scientifique où toutes les disciplines étaient concentrées sur de mêmes élus. Le 20e siècle propulsa un souffle vital qui travailla la pensée des hommes, une nouvelle vision de l'avenir qui détourna leur destin, l'espérance que l'humanité peut dompter toutes sortes de civilisations, de celle des atomes à celle des planètes. Ces chevaliers des temps modernes, mus par le vent subversif levé contre la fatalité, se lancèrent alors dans une course effrénée à l'assaut de la microbiologie pour laquelle chaque nouveau concept nous instruit de contredire les autres et nous enseigne ensuite à les ruiner.

A l'image du monde vivant, rien n'est définitif dans les sciences de la santé. Les maladies naissent, vivent et meurent. Les thérapeutiques et les vaccins traquent désormais sans relâche ces adversaires qui se renouvellent à une vitesse prodigieuse dans une chevauchée fantastique, conduit par un attelage d'ingéniosité, de technicité et d'abnégation, à travers les paysages toujours accidentés de la vie et sous le climat capricieux de la nature. Les œuvres admirables de Darwin, Pasteur et Mendel, orgueils du 19e siècle, après avoir régné en maîtres hégémoniques sur la biologie, s'agenouillent désormais sous la sédition de celles de Fleming, Nicolle et Watson. Dieu a peut-être créé le monde, Gérard Orth et ses compagnons mousquetaires, infatigables bâtisseurs de l'invisible, vaillants ouvriers du microscope et artisans assidus de la créativité, ont recréé le monde.

Au sein de la constellation de chercheurs qui illumine l'univers scientifique, Gérard Orth a été mon étoile du nord, cette étoile flamboyante qui fut le signe augural repéré dans le ciel auroral de ma carrière professionnelle et qui ne cessa de me guider sur la voie lactée de la recherche scientifique. Gérard Orth atterrit dans ma vie comme une météorite providentielle tombe sur un territoire vierge et inhabité, au moment opportun, à un endroit précis comme s'il était prédéterminé, à l'heure du choix, le choix de son destin, ce centre névralgique inextricable planté sur la croisée des chemins, cette croix de la vie où tout homme rêve de devenir un Christophe Colomb, rêve de quitter le monde des autres pour découvrir son monde à lui, à la recherche d'une révélation qui fixerait son destin.

C'est alors que, comprimé par la pression matérielle des battements du cœur de l'Afrique forestière, transmuté en centaure mi vétérinaire mi chercheur, ma vocation Orphéenne s'éveilla au son de la lyre virale sur cette terre promise, dense et impénétrable. Je me mis alors à sarcler les racines de mon enfance, à défricher les ronces épineuses de ma culture et à élaguer la frondaison de mon avenir. Tout était là, expectant, dissimulé sous le soleil lumineux de cet eldorado, comme si toute mon œuvre était préfigurée, en gésine, sur ce sol fertile prêt à germer à la moindre semence.

Et la fiole providentielle de Gérard Orth descendit de son empyrée, atterrit dans le laboratoire désordonné de ma conscience, et je sentis dès cet instant la pulsation d'un rayon hésitant qui voulait libérer sa lumière dans le mystère opaque de ma vie. La fiole se brisa sur la paillasse chancelante de mes convictions et déversa en moi son ambrosie qui irrigua la préscience de mes talents dans le terrain de mes désirs les plus profonds, hersé par les robustes racines d'un héritage génétique. La virologie m'avait dépêché ses ambassadeurs, les papillomavirus, qui aidés du filovirus d'Ariane, m'avaient extrait du labyrinthe de mes interrogations, avaient terrassé ma timidité, négocié la reddition de mes incertitudes et obtenu la démission de mes scrupules d'orientation. Détenteurs de la clef d'Or de ma vie, ces émissaires avaient ouvert la porte de mon destin dans lequel je m'engageai avec un enthousiasme frénétique et des convictions féroces.

Cette terre d'Afrique avait été ce jardin adamique dans lequel mes aspirations frémissantes et inconscientes avaient pu éclore sous la rosée fertilisante de l'excitante justification scientifique combinée à mon âme aventurière, ce compagnonnage transmis par la fibre atavique de mes ancêtres. Dès cet instant, je me mis à immoler mes loisirs et mon repos pour cette quête, pour ma quête, une quête toujours inachevée aujourd'hui, la quête de tous ces virus dissimulés sous les ailes protectrices des chauves-souris, insinués dans l'air malicieux des chimpanzés, enveloppés dans la chrysalide silencieuse des insectes hématophages ou tapis au tréfonds de la tanière des animaux sacrés peuplant la sylve africaine aux horizons encore vierges de connaissances.

La science est mon Olympe à moi, cet éden où s'éteignent toutes les luttes, toutes les inégalités, où s'opèrent toutes les conciliations. La science de la vie et de la nature, riche de ses mystères, résiste si hardiment aux efforts des chercheurs qu'elle ne livre ses secrets qu'avec parcimonie. La recherche d'une telle science secrète ses trésors de manière si infinitésimale que je n'ai pas la force d'âme, aujourd'hui, de tempérer l'ivresse qui m'abreuve, de fermer les fenêtres de mon cœur, d'imposer des limites à mon imagination et de clore déjà ce chapitre du livre de ma vie, ouvert il y a déjà près de 30 années. Connaître, c'est l'épithète qui me définit ; chercher à connaître, c'est le rythme qui donne le mouvement de ma vie. La passion de connaître unie à la passion de tout expliquer, c'est la pierre précieuse dérobée à Sisyphe que je ne cesserai de hisser inlassablement sur les pentes ardues de l'existence.

Avant de plaquer à contrecœur l'accord final de mon discours, je vous prie de ne pas me tenir grief d'avoir joué une telle symphonie sémantique, d'avoir fait vibrer le

clairon de la dissonance et entonner le chant de la différence, et de vous avoir fait écouter ces quelques notes du bonheur d'être parmi vous. Un de mes amis, membre de votre compagnie présent aujourd'hui, m'avait instruit que les discours de réception ont pour but de connaître le récipiendaire, à travers la texture terne de son curriculum vitae, bien au-dessus de ses publications scientifiques, au-delà du voile d'Isis. Comme Seth, j'ai alors disséqué l'Osiris qui était en moi pour vous révéler les fragments les plus symptomatiques de mon identité, de mon essence profonde.

Cette rhétorique lyrique est l'expression de ma révolte prométhéenne contre l'ordre établi et les référentiels monotones appelés tôt ou tard à être transformés. Elle donne le LA de ma nature, de ma propension au métissage, héritage génétique cette fois-ci que je lègue, et au symbole. La métaphore est le miroir de la vie, du réel, de la nature des choses. La recherche de l'idée cachée sous le symbole suggère l'existence d'une vérité qu'il nous revient de découvrir dans toute son intégrité et dans toute son intégralité. C'est le sens profond de la recherche scientifique qui m'est apparu un jour, quelque part, à travers la lumière trompeuse de mes certitudes et de mes croyances, sur les parois platoniciennes de ma caverne intérieure.

Telle est la vie d'un "Petit chose", touché par la grâce nue et insaisissable du hasard, qui est devenu immortel suite à la contamination symbiotique par le virus de la science. Je mettrai à votre service toute ma vitalité et mon savoir-faire à soulever le fascinant voile des apparences sous lesquelles se cache le mystérieux visage du réel et de la vie. Telle est désormais ma seule prière que je ne cesserai de réciter sur l'autel du temps.

Je vous remercie